

La solitude à deux

Le marquis de Villeroy se maria à la fin de l'hiver. Il aurait bien voulu que la cérémonie se fit sans cérémonie, comme s'il craignît que toutes ses maîtresses abandonnées ne vinsent prier pour lui ; mais mademoiselle Victoria de Marsac voulait montrer victorieusement ses fleurs d'oranger.

— Dieu merci, dit la mère, vous me faites songer au mariage clandestin, à ces femmes qui vont à l'autel en robe de couleur parce que leur vertu en a vu de toutes les couleurs. Ma fille se mariera en plein midi, au maître-autel, sous le grand jeu des orgues.

— Oui, dit Victoria, les artistes de l'Opéra chanteront à ma messe de mariage.

Il fut donc impossible à Rodolphe de cacher son bonheur. Tout le monde le félicita de faire reflourir ses quarante printemps sous les roses de cette jeune fille épanouie.

Mademoiselle Victoria aurait bien voulu courir cette année-là le monde de Trouville et de Bade, mais Rodolphe parvint pourtant à lui faire comprendre que le voile de la jeune fille doit couvrir la jeune femme pendant toute une année. Il l'emmena dans son petit château, près de Versailles, où il avait fait l'essai du bonheur avec la fiancée de son ami Emile **, avec cette belle Jenny qui était déjà à son troisième essai.

Victoria n'aimait pas beaucoup les bois, ni les promenades rustiques, ni la pêche à la ligne, mais enfin Rodolphe était si amoureux qu'elle se résigna à être heureuse.

Comme Parisis et Monjoyeux, M. de Villeroy était doué du sentiment des arts. Dans ses jeunes années, il avait peint à l'école d'Alfred de Dreux des tableaux de chasses et de courses. Il aimait les tons clairs et fins de

l'école anglaise. Quoiqu'il ne fût pas un savant dessinateur, il donnait au cheval son air de tête et son allure, à ce point que dans ses tableaux on reconnaissait tout de suite la race de la bête.

Il conduisit souvent sa jeune femme au musée de Versailles. Ce fut d'abord pour elle une langue étrangère, mais peu à peu la lumière se fit sous ses yeux. Pendant que son mari admirait les cavalcades, les batailles et les chasses de Louis XIV et de Louis XV, elle se complaisait à étudier les physionomies des femmes de la Cour. Rodolphe, pour l'amuser, lui contait la chronique scandaleuse des maîtresses du roi-soleil, de Philippe d'Orléans et de Louis le Bien-Aimé, depuis Marie de Mancini jusqu'à madame Du Barry.

Comme la jeune mariée voyait alors bien peu de monde, elle fit bientôt sa société intime de mademoiselle de La Vallière, de la marquise de Montespan, de la duchesse de Châteauroux, de madame de Pompadour, de toutes celles qui marquent encore leur étoile au front des deux siècles. La jeune fille était déjà un peu romanesque, la jeune femme

le devint beaucoup. De jour en jour elle redescendait dans le passé pour voir de plus près ces figures condamnées à rester plus célèbres que celles des héros et des penseurs. Elle étudiait leurs portraits, elle errait dans le souvenir des fêtes de Versailles, elle pénétrait dans les petits appartements, elle refaisait à sa manière le roman de toutes ces belles affolées. Chaque fois qu'elle revenait de Paris, elle rapportait quelques livres retrouvés qui contaient les royales aventures.

— Ma chère amie, lui dit un jour Rodolphe, toutes ces drôlesses vous feront perdre la tête. Dites-moi, est-ce que vous les envie? Si Louis XIV vivait, est-ce que vous voudriez me voir la figure du marquis de Montespan?

— Oh! non! je vous aime trop pour cela, répondit Victoria. Mais enfin, c'est bien amusant d'être la reine de la main gauche, c'est-à-dire la vraie souveraine. Ces pauvres reines de la main droite, elles sont bien peu de chose! Qu'est-ce que la femme de Louis XIV, du régent et de Louis XV, quand la Montespan, la Parabère ou la Pompadour donnent des ordres?

— Oui, ma chère, mais songez aux trente-six années que La Vallière a passées aux carmélites! Songez à la décadence de madame de Montespan; elle est morte de solitude, comme la Parabère est morte d'abandon, comme la Châteauroux est morte d'humiliation, comme la Pompadour est morte de chagrin, comme la Du Barry est morte de la guillotine!

— Mourir de ceci ou de cela, qu'est-ce que cela fait? dit Victoria qui se confessait sans le savoir; le bonheur ne dure pas un siècle; quand une fois on a saisi son idéal, on a rempli sa vie.

Rodolphe se mordit les lèvres.

— L'idéal d'une femme, dit-il à Victoria en l'embrassant, c'est d'avoir beaucoup d'enfants. Les enfants, voilà les seules ambitions qui ne trompent pas. Gouverner sa maison, c'est encore mieux que de gouverner le monde.

La jeune mariée ne fut pas tout à fait convaincue.

— Peut-être, dit-elle, comme pour rassurer son mari.

Mais cinq minutes après elle lui dit :

— Est-ce que nous n'irons pas aujourd'hui au musée de Versailles?

Presque toutes les femmes sont ainsi. Elles ne veulent pas s'accoutumer à vivre de la vie qu'on leur fait, la soif de la curiosité les appelle dehors.

Vint l'automne. Victoria trouva que les soirées passaient lentement. Rodolphe était trop savant en l'art de vivre pour amener un ami au coin du feu, il s'escriyait à amuser sa femme par les menues distractions de l'intérieur; mais elle était comme ces lectrices affamées à qui ont présente toujours les mêmes romans. « J'ai lu cela, j'ai lu cela, j'ai lu cela. » La nuit tombait à six heures, avec la nuit l'ennui. On s'était promené, on entré au salon, on tisonnait, on allait au piano, on retournait le journal, on tisonnait encore. Victoire trouvait que le dîner était trop long et trop court. Et la soirée! encore le piano, toujours le piano! Rodolphe se rappelait avec effroi l'année amoureuse qu'il avait passée avec la belle Écossaise.

— Eh bien! non, se dit-il un soir, ce n'est pas assez d'un homme pour amuser une

femme, si c'est une femme. Il n'y a que les poupées et les anges dont on puisse avoir raison.

On retourna à Paris.

Un matin, Villeroy rencontra Monjoyeux :

— Eh bien! nous sommes heureux? lui dit-il.

— Chut! s'écria Monjoyeux, le malheur nous oublie. S'il allait vous entendre!

III

La seconde valse de Victoria

Victoria, comme ces fleurs des tropiques, s'était peu à peu refermée à l'ombre des bois de Jouy depuis les brouillards de novembre. Le soleil de Paris lui redonna la force et l'éclat de la vie.

Rodolphe n'eut pas la cruauté de la retenir chez elle.

Il lui permit les soirées intimes, les fêtes, les bals officiels, disant cette parole d'un sceptique :

— Quand on permet à sa femme d'aller à la messe, on peut bien lui permettre d'aller partout.